

DU MÊME AUTEUR

*Chez le même éditeur*

ECCHYMOSE, 2005

FACE À LA MÈRE, 2006

ERZULI DAHOMEY, DÉESSE DE L'AMOUR, 2009

IPHIGÉNIE *suivi de* IN MEMORIAM, 2012

*Chez Lansman Éditeur*

L'ADORATION, 2003

JEAN-RENÉ LEMOINE

## Médée, poème enragé

*suivi de*

**Atlantides**

LES SOLITAIRES INTEMPESTIFS

SOMMAIRE

Médée, poème enragé .....	7
Atlantides .....	57

© 2013, LES SOLITAIRES INTEMPESTIFS, ÉDITIONS  
1, rue Gay-Lussac – 25000 BESANÇON  
Tél. : 33 [0]3 81 81 00 22 – Fax : 33 [0]3 81 83 32 15

[www.solitairesintempestifs.com](http://www.solitairesintempestifs.com)

ISBN 978-2-84681-386-0

**Médée, poème enragé**

L'auteur a bénéficié pour l'écriture de *Médée, poème enragé* d'une bourse du Centre national du livre.

La pièce a été créée le 3 mars 2014 à la MC93 à Bobigny, dans une mise en scène de l'auteur.

Elle a reçu en 2011 le prix Marius-Gottin (ETC-Caraïbe).

*Pour F.*

*Pour Yan Ciret*

Ce qui est certain, c'est que la souffrance morale, elle, est pratiquement infinie. Lorsqu'on croit en avoir atteint les limites extrêmes, il se trouve toujours d'autres tortures. On tombe d'abîme en abîme.

WINFRIED GEORG SEBALD, *Les Émigrants*.

## PROLOGUE

MÉDÉE. – Jusqu’à la tombe, Jason, jusqu’à la tombe,  
tu m’appartiens.

*Nights in white satin*

La pureté du crime

*Letters I’ve written*

*Never meaning to send*

Étendue jour et nuit dans la caravelle, prête pour le voyage, intacte, glacée, archaïquement belle – mais au fond de mon cœur je ne suis plus qu’un flot de sang – rewind, rewind, please, Jason. J’ai repris le bâton, le sceptre, la mappemonde. Le dernier exil sera le retour à la terre natale que je croyais avoir pour toujours – oblitérée. Je reviens vers ceux que j’ai assassinés, mon frère, mon père et ma maman, pour coucher ma dépouille sur leurs corps disloqués et dans la pourriture me réconcilier avec eux. Dès que j’aurai posé le pied sur le rivage, mes salomés noires encore à la main, à peine débarquée de la caravelle au terme du sidérant voyage, le sel remplira

mes fissures, l'âge s'abattra d'un coup sur mon visage, détruisant l'œuvre du chirurgien, et je serai fanée, pourrie, délivrée du fardeau de plaire, et mes paupières fardées, à jamais cousues par les larmes, se refermeront pieusement.

Mes amies

J'avance, fragile, sur les tessons de mon passé. La pureté, la perfection du crime. Tous mes souvenirs sont atroces. On voudrait ne pas commencer. Rewind, please, rewind. Stop. Je suis la plus coupable et la plus misérable. Pas de pardon pour moi, ni remise de peine, ni morphine, ni camisole, je hais tous les compromis, non, non, pas de grâce pour la magicienne, plongez le glaive dans mon ventre, d'un coup. Je vous le dis, que d'innocence, que d'innocence dans ce naufrage ! Qu'ai-je fait d'autre qu'aimer celui qui ne m'a pas aimée ?

1

GENÈSE

Dans un ultime, ultime soupir, Apsyrte éjacule dans ma gorge son foutre tiède et bienfaisant qui cautérise mes blessures. Son corps s'abîme sur le lit dans un mouvement de désespoir. Nous nous allongeons côte à côte, sa cuisse brune frôlant la mienne. Il met sa main sur son sexe, le dérochant à mon regard. Alors je confisque sa main que j'emprisonne dans la mienne. Nous restons longtemps silencieux. C'est la première fois qu'il jouit. Je lui demande pourquoi il pleure – Est-ce parce que tu es mon frère ? il ne faut pas pleurer pour ça, tu seras ma consolation, je serai le sillon, la terre, tu m'inonderas de ta semence pour que je survive à la désolation, et puis, plus tard, quand tu seras grand, tu plongeras ta bite dans mon ventre, un pieu brûlant. N'est-ce pas ? Apsyrte me dit de ne pas prononcer ces mots-là, ce n'est pas bien, où ai-je appris tous ces mots-là ? Je lui dis que c'est comme ça qu'on parle. Il me dit que ce n'est pas bien. Je lui dis qu'il est suranné, qu'il faut bien vivre avec son temps. Il dit – Quel temps, et que signifie suranné ? Je dis – Archaïque, démodé. Je prends sa bite dans ma main, et immédiatement elle

gonfle, durcit et mouille. Apsyrté, mon prisonnier.  
Il se met de côté, vers moi, enfouit son visage au creux de mon épaule. Je caresse sa tête crépue. J'entends les battements de son cœur. Je lui demande s'il a froid. Les soirées sont fraîches ici, quand les orages inondent les prairies, après le jour caniculaire. Je rabats le drap sur nos corps. Apsyrté s'endort sous le voile, d'un coup. Moi je reste toute la nuit immobile, toute la nuit, le bras autour de son épaule, les yeux écarquillés, immobile, de peur de tourmenter ses rêves. Je sens sa bave sur mon sein, sa mouille qui tapisse ma cuisse et cela me calme, m'apaise, un cataplasme sur mes plaies.

Battement du cœur  
Battement du cœur  
Battement du cœur  
Battement du cœur

Le fracas de la pluie sur les toits des maisons  
Les révoltes du monde à l'intérieur de moi  
L'assaut des chars, les larmes, les poisons

Quand viendras-tu, Jason, quand viendras-tu ?

Me prendre

À mon père

À ma maman

Apsyrté, le pauvre Apsyrté, ne fut que ta prémonition  
Et le temps était long, incroyablement long

Et l'ennui à t'attendre, le rythme des saisons  
Les fleurs, les fruits, les paysages  
Le vent  
La pluie  
Le sable humide, pourrissant

Jusqu'à la tombe, tu m'appartiens.

Tu es venu de loin, de l'autre côté de la mer, sur le navire *Argo*, chercher la toison d'or. Si tu la ramenaiss dans ton pays, le pouvoir te serait rendu. Toi et ton équipage, vous avez dépassé les roches jumelles, couleur de nuit, qui se referment sur les navires. Vous avez lancé une colombe entre les roches jumelles. La colombe est passée, vous ouvrant le chemin. Route libre, mer infinie, ciel pur.

Je vous ai vus arriver de très loin, j'étais sortie juste avant l'aube, j'avais chaussé mes sandales pour marcher dans la rocaille et j'étais montée tout en haut, dans l'odeur enivrante des pins, pour regarder la mer.

Je vous ai vus arriver de très loin, d'abord le navire, puis la barque, puis vos corps entravés dans l'eau jusqu'à mi-cuisse, et toi, tu t'es détaché du groupe, dans le bouillonnement des vagues, lourd, barbare, souverain, tu as posé le pied sur le sable et d'un regard unique tu as embrassé ma terre comme si elle t'appartenait.

Je t'ai vu arriver de très loin, toi tu ne pouvais pas me voir. Je suis redescendue, j'ai perdu une sandale, j'ai déchiré ma robe aux épines d'un buisson.



J'entre dans la maison où tout s'éveille, les jardiniers, les servantes. Je traverse le couloir jusqu'à la chambre de mon frère. J'ouvre la porte de la chambre de mon frère. Je vois son corps plein de sommeil, le drap blanc, le papier peint bleu ciel. Je dis – Il est venu.

Apsyrté me regarde sans comprendre :

– Qui est venu ?

– Celui que j'attendais.

Apsyrté dit – Viens dans le lit. Je dis – Tout est fini.

Je referme la porte de sa chambre.

Il n'y a pas d'issue

Il n'y a pas d'issue

J'entre dans ma chambre, la douleur, comme une balle logée dans l'estomac. Pas de compromis, pas de compromis, ce sera lui ou le tombeau. Je m'allonge sur le lit, je m'endors. Des gens frappent, entrent dans ma chambre. Des exhortations, des prières, la main de ma nourrice sur mon front, combien de nuits ai-je dormi ? Qu'importe. Dans la nuit noire, je dis à mon père que je pars avec Lui. – Avec qui ? – Avec Jason. Mon père me gifle, il dit – Pourquoi est-ce que tu me hais, qu'ai-je donc fait, Médée ? Le cuir de sa main sur ma joue. Je ne réponds pas. Est-ce qu'on sait pourquoi on hait ? On ouvre la porte de

ma chambre. J'entends entrer Jason, escorté par mon père et ma maman. Mon père me dit qu'il a offert l'hospitalité à ce marin, venu de terres lointaines sur le navire *Argo* – pendant trois nuits, il leur a raconté son périple –, ensuite il a voulu me voir, même endormie. Je garde les yeux clos. J'ai du sang dans la bouche. J'entends la voix de Jason qui dit à mes parents – Laissez-moi seul avec elle, je suis médecin. *Desdémone, Ophélie, Iseult* ! Je ne sens plus dans la chambre l'odeur de mes parents. J'ouvre les yeux. Il est penché sur mon visage. – Jason ! Il caresse mon front. Son haleine est douce, alcoolisée. – Jason, Jason, je tuerai mon père, je tuerai ma mère. Il frémit. Les veines saillent sur son cou. Ses lèvres sont fines. Désir, désir, le désir. Sa peau est blanche mais cuivrée, rude, parcheminée. Le visage carré, marqué par les sourcils, des cheveux blancs dans la crinière. La barbe drue. Quarante ans. Il dit – Ça va ? Je lui montre le verre à côté de mon lit. Il me donne l'eau. Je le regarde, j'avale, et je lui raconte mon rêve.

*Rewind.*

Jason, ne fais pas confiance à mon père. Jason, ne fais pas confiance à mon père. Mon père tue tous les étrangers qui abordent son pays. Mon père tue tous les étrangers. Je sais ce qu'il t'a dit au cours de ces trois nuits. Que tu devras affronter les taureaux, puis le dragon, et si tu les terrasses, tu pourras équitablement emporter la toison d'or. Jason, les taureaux sont invincibles ! Et si tu les terrasses, mon père te tuera parce qu'il tue tous les étrangers. Écoute. Écoute-moi. Je t'offre tout, le sceptre, la mappemonde. Je te

donnerai les onguents pour te protéger des brûlures des taureaux, je te rends invincible, j'endormirai le dragon par mes charmes, je ferai ouvrir le temple où l'on conserve la toison. Tout m'a été dicté pendant ces trois nuits de sommeil, on ne peut pas se dérober à ce qui s'écrit dans les rêves. C'est ainsi. Ferme les yeux, Jason, fais-moi confiance, déshabille-toi que j'enduisse ton corps de mes onguents, laisse-moi faire, laisse-moi prendre ta main, la guider vers le combat, je tiens le glaive, frappe, frappe, Jason, tranche, étrangle, décapite, tue ! tu vois le sang qui coule de ma bouche ? n'aie pas peur, plonge le couteau, assassine, je suis la main qui guide, je suis ton ombre, mais jure-moi, Jason, jure-moi que dès que tu te seras emparé de cette toison d'or qui te redonnera le pouvoir et l'argent, tu me raviras loin d'ici et tu me prendras pour épouse, car tu as fait de moi l'apatride, l'impie, car je n'ai d'autre terre maintenant que ton corps, tu me le jures que tu m'aimeras jusqu'à la mort ! Jure-le.

IN GOLDEN LETTERS

*Words, words, words*

Dans toute promesse, il y a déjà sa trahison.

*Forward, forward. Stop.*

Il fait nuit lorsque nous appareillons. J'ai dit adieu à la nourrice. Elle m'a prise dans ses bras, elle a pleuré. J'ai volé le beauty-case de maman. Une étoile sur mes épaules. Un peu de vent. Apsyrté est à côté

de moi dans le canot qui nous mène au navire. Il tremble. Je prends sa main. Pas un mot échangé. Ne t'inquiète pas, Apsyrté. Ne t'inquiète pas. La voûte parfaite du ciel. Farewell. Les marins chargent la toison. Partir. Mourir. Nous appareillons.

*Route libre, mer infinie, ciel pur.*

Debout à la proue du navire, je vois le jour se lever sur la côte dentelée, disparaître la masse crépue des arbres, l'ombre des collines, et le jour est à peine levé que déjà il s'évapore comme un adieu. Nous sommes loin. Farewell. Adieu.

*Mer infinie, mer infinie, ciel pur.*

Jason descend dans ma cabine. Il me veut. Je me refuse. C'est trop tôt. Je dois dormir. Je lui dis que le moment viendra. Il est plein de désir. Déséparé. Son érection. Je lui dis de me laisser dormir. C'est moi qui décide, Jason, moi qui agis. Aujourd'hui je suis fatiguée. Endeillée. J'ai tout quitté pour toi. Tout donné. Il faut que je me repose. Il faut que j'oublie ma patrie.

Jason quitte ma cabine.

Je sombre

Dans le sommeil

*Forward, forward, please.*